

Marek Peçherski

Sémiotisation du corps, corporalisation du signe¹

Les réflexions qui vont suivre prennent leur point de départ dans un texte de Sade, mi-roman, mi-traité, "Les cent vingt journées de Sodome". Elles concernent la sémiotique à laquelle nous avons été habitués dans les années 60, c'est-à-dire une méthode d'investigation moderne, ici aux prises avec un produit littéraire. Nous voulons obtenir ce double éclairage qui maintient l'épistémologie (la sémiotique) dans ses propres limites, et qui est en mesure de restituer à l'objet un pouvoir d'opacité tel qu'il puisse remettre en question la valeur de ce qui l'inspecte, c'est-à-dire qu'il puisse s'en séparer, s'en libérer. Ainsi, à travers le corps, corps qui est au centre de l'oeuvre sadienne, et à l'aide de ce corps, se demande-t-on si l'effet sémiotique est juste.

La redécouverte de Sade, au début du siècle, s'est faite en fonction de la blessure morale que recevait avec les livres la société bourgeoise, c'est-à-dire la pratique d'une certaine idéologie. On a mobilisé des critiques afin de défendre les valeurs de l'humanité; le texte scandaleux n'était pas intraitable: pour se sentir offensée, l'idéologie aurait dû s'y reconnaître. Ensuite, de la condamnation globale, on est passé à la justification: on voulait comprendre le scandale. M. Blanchot, G. Bataille, P. Klossowski, pour ne citer que ceux qui ont le plus éminemment développé ce point de vue², ont tous, et malgré l'objectif adopté, gardé la catégorie du crime, sans laquelle le système sadien

serait inconcevable. L'univers scélérat résulte fondamentalement de la transgression des valeurs conservées. Il est donc évident que les réflexions sur la pensée de Sade devaient toutes prendre une allure morale: l'objet même y inclinait et avec lui le climat de l'époque. Le divin marquis "s'humanisait" entièrement dans le travail négatif. Plus près de nous, cette réduction le condamnait une deuxième fois.

C'est enfin une certaine ambiance structuraliste, que la sémiotique traduisait bien, qui a pris le centre-pied de ces divagations éthico-philosophiques. Le crime, sans être verbal, devenait parole, la transgression disparaissait au profit d'une autonomie quasi totale du système; ou bien, selon le versant productiviste, au profit d'un jeu intra-systémique | ou formel, sans avoir besoin de se référer à d'autres instances, comme c'était précédemment le cas. Sade serait intraitable, c'est-à-dire devant s'expliquer et se justifier lui-même, au sein de son oeuvre, de son langage, de sa langue³ que le sémioticien est seul à pouvoir dégager. Nous allons nous y arrêter un instant. Le propos que l'on va lire est précisément une tentative de discussion sur l'insuffisance de la sémiotique pour expliquer l'univers sadien, et ce même sur le plan de la productivité. Historiquement parlant, nous avons d'abord affaire à la sémiotique comme simple méthode de recodage, c'est-à-dire qu'elle prend tel quel un objet quelconque et ne fait que le transcrire en ses propres termes. Adopter une telle vision des choses, c'est dans certains cas, éluder les questions les plus intéressantes: question de l'origine et de la fin, par exemple, ce comment une chose est possible, comment elle se développe, change et disparaît; question du sujet, ce que ou ce qui participe à l'engendrement d'une chose, que l'on pourrait considérer comme une instance responsable, aussi bien extérieure qu'étrangère par rapport à ce qui se produit.

Selon nous, pour qu'il ait système, il faut une instance qui le mette en marche et qui le transforme. Sans ces questions nous aurons toujours une image statique du monde et un mode automatique d'exister des choses. Et si l'application de la sémiotique à des phénomènes folkloriques s'est avérée en fait et en droit juste et fructifiante⁴, son opération sur des objets "brûlants", tels les textes de Sade, doit subir une modification. Sans jeu de mots: parler de la transgression entraîne en retour la sémiotique elle-même dans la transgression. Et voilà notre enjeu.

En effet, peu de sémioticiens se sont hasardés sur le terrain mouvant de ces textes libertins. Aucun n'en a tenté une lecture exhaustive. Chez Roland Barthes dont les deux textes sémiotiques: Sade I et Sade II⁵ constituent le premier pas, et grâce à son talent poétique, nous jouissons surtout de ce qui dépasse l'orthodoxie sémiotique: nous "connotons", nous lisons entre les lignes, nous sommes sensibles à des remarques passagères, à l'élégance de la démonstration, du style, de la construction somme toute rhapsodique du raisonnement. C'est cela même qui fait le poids de ces analyses, ou peut-être leur charme. Car autrement, à prendre le prétexte sémiotique à la lettre, et Barthes lui-même comme savant-sémiologue, tout le support épistémologique se montrera peu bouleversant, l'argument consistant dans la mise en pratique des mêmes principes théoriques sur un objet neuf, avec tous les présupposés que nous leur connaissons⁶.

Et d'abord, c'est le langage naturel, langage doublement articulé, qui, par sa complexité, constitue le modèle même, le modèle absolu, de tout autre ordre, y compris de l'ordre érotique. Il ne s'agit pas seulement du fait de traduction qui, elle, s'est toujours opérée dans le langage naturel, mais du fait de structuration. Comme prétend Barthes, tout ordre non linguistique a son équivalent linguistique qui est

à saisir au niveau profond, niveau des formes du langage, niveau de la "langue"⁷. Cela mène à voir toute constitution ou destruction d'un ordre à travers l'analyse de la constitution ou de la deconstruction de la langue. Et ainsi, comme écrit Barthes, il est "possible de parler de l'érotique en grammairien et du langage en pornographe"⁸. Une anarchie purement et profondément linguistique, une licence poétique à la nouvelle mode, peuvent être regardées à la longue comme une perversion érotique, sadique même. Mais la citation qu'on a choisie reste encore en quelque sorte heureuse: le critique maintient la bilatéralité des rapports, c'est-à-dire qu'ici il ferait aussi cet autre trajet qui est de l'oeuvre à la langue. Il n'en est rien. Dans l'ensemble, on a plutôt l'impression inverse: ce sont les infractions au niveau du langage qui seules permettent au critique de sémiotiser le sadisme. Il l'avoue lui-même: "Tel apparaît le libertinage: un fait de langage"⁹ et avant, plus explicitement encore: "[...] le sens de la scène est possible parce que le code érotique bénéficie entièrement de la logique même de langage, manifestée grâce aux artifices de la syntaxe et de la rhétorique"¹⁰. Et puisqu'on a toujours voulu, dans le structuralisme, regarder la langue comme autonome, se suffisant à elle-même, se nourrissant sans recourir à la réalité, "autarcique", disait-on, Barthes, en bon structuraliste, a été sensible à retrouver la même dimension dans l'univers romanesque de Sade. Si nous prenons comme exemple le voyage en tant que tel, avec tout ce qu'il promet, rencontres, influences, enrichissements, changements, "il n'enseigne rien"¹¹, car partout et toujours, c'est la répétition d'une essence, celle du crime. Si, d'autre part, on a tellement insisté sur la solitude des libertins, c'est qu'on voulait prendre entre parenthèses la dimension du monde, le référent, et laisser de côté la transgression: "[...] à chaque page de son oeuvre, Sade nous donne des preuves d'"irréalisme"

concerté: ce qui se passe dans un roman de Sade est proprement fabuleux, c'est-à-dire impossible; ou plus exactement, les impossibilités du référent sont tournées en possibilités du discours, les contraintes sont déplacées: le référent est entièrement à la discrétion de Sade, qui peut lui donner, comme tout conteur, des dimensions fabuleuses, mais le signe, lui, appartenant à l'ordre du discours, est intraitable, c'est lui qui fait la loi¹². En somme le sadisme serait une perversion de la réalité par le discours, et le sémiologue, en bon complice, serait là, côte côte avec le libertin, qui soumettrait le corps à des pouvoirs du signe.

La "poétisation" du crime, au sens dont il est question ici, est disculpante, et Barthes opère dans son analyse un autre geste libérateur, geste forcé et rapide cependant. Non, nous ne voulons nullement retourner à l'ancien moralisme. Seulement, il nous semble que, sur le plan de la productivité perverse, une seule contamination réciproque de deux ordres, poétique et corporel, Logos et Eros, ne suffit pas pour rendre compte de l'effet global du sadisme dans la pléthore de ses détails pratiques. Le jeu sadien ne nous a pas semblé innocent et "inconcevable"¹³; la créativité du "logothète"¹⁴ ne venait pas de rien, ne s'accomplissait pas au nom d'une fantaisie pure. Bref, pour nous, la transgression, transgression totale, et non seulement la transgression du langage, devait réapparaître. Non pas tant pour rouvrir notre blessure morale, mais pour expliquer la possibilité de perversité. Barthes en a d'ailleurs été conscient, mais il n'en a pas tenté une élaboration systématique: "La morale libertine consiste, non à détruire, mais à dévoyer; elle détourne l'objet, le mot, l'organe, de son usage endoxal; mais pour que ce vol s'accomplisse, pour qu'il y ait prévarication du système libertin aux dépens de la morale courante, il faut que le sens persiste..."¹⁵. Ainsi du corps au signe (sémiotisation), il a fallu essayer de faire le tra-

jet inverse (jouissance): "transgresser" le signe par le corps, et voir que Sade ne s'arrête à rien, pas plus au signe qu'au sens. Et nous avons employé cette catégorie du corps pour que le signe et le sens puissent être pensables et se réfléchir dans un autre lieu, par un regard différent.

A supposer que l'on a passé l'"Ecole du libertinage", je retrouve, dans l'introduction, les fragments qu'il serait bon à présent | de coupler avec le titre de notre travail:

"[...] on fut obligé d'en venir à des moyens singuliers pour déparer en quelque sorte les idoles qu'embellissait encore le prestige, quoiqu'on pût faire, et ne se procurer que ce qu'on voulait admettre". (v. I, p. 67)¹⁶;

"[...] si les règles que l'on s'était imposées sur cela furent enfreintes, c'est que rien ne contient le libertinage et que la vraie façon d'étendre et de multiplier ses désirs est de vouloir lui imposer des bornes". (v. I, p. 81)

Ensemble, ils ne constituent pas un tout, ni même un trait originellement sadien, mais ils ont au moins le pouvoir d'orienter l'attention, la nôtre, et d'entamer un jeu. Je propose un biais: voir quelques aspects, quelques mesures pratiques dans lesquels se pose, s'analyse et se résout le problème du corps, du corps et tant qu'il signifie et de la jouissance même du signe.

Or, je crois que cette présence insinuante du corps, chez Sade, n'est pas due à son utilité physique dans la luxure. Si le corps possède ici le privilège de noeud, ce n'est pas que Sade l'institue comme tel, mais qu'il a toujours enveloppé de multiples investissements dans un rapport de forces que le libertin est premier à dévoiler, porter au paroxysme, calciner, peut-être. Récupérer le corps, tenter de lui restituer l'utopique disponibilité des commencements, ou l'insérer dans le menu d'une consommation différente, ce sera donc heurter le pouvoir, offenser le vieux paternalisme, bref rencontrer l'insuffisance de la sémiotique. On se rap-

pelle, la victime est arrachée au monde¹⁷ : avant de passer par les manipulations du libertinage, l'intention est de l'en déposséder. C'est dire - examiner et puis y remédier - que le monde n'est pas cet espace neutre où le corps se conserve et la pensée s'abstrait, mais bien qu'il les fonde et en jouisse. Or, la souillure dérange le libertin, elle menace sa souveraineté. Parce que le corps souillé demeure étranger, illicite, parce qu'il peut prodigieusement inciter à l'idolâtrie, mais inversement, parce qu'il est sans énigmes, redondant et facilement naturel pour véhiculer la "passion" sur l'axe de la subordination, ou la réconforter dans une complaisance. Savoir ou ignorance ne se trouvent pas dans le délire posé comme absolu, ils ont un lieu rhétorique et un art de former les adeptes.

Cet affranchissement du monde aura porté, en droit, tous les traits de l'initiation mystique: la mort y est reconnue, mort symbolique, mort des symboles, pour que la nouvelle métaphore puisse commander l'encens. La marque mondaine n'est pas seulement signe d'appartenance où la liaison se brise par soustraction et le monde par une mise entre parenthèses, elle est signe tout court, lieu où le monde croise et harmonise ses microsystemes, elle est l'incarnation même de leurs pouvoirs.

Il y a là comme deux regards essentiellement différents qui vont opérer, chacun dans un temps défini, la fin et le commencement du corps.

Le premier est en principe négatif bien qu'il s'érige en science et mobilise l'esprit. Il doit également se prêter à celui de la victime, d'autant plus qu'il s'incrit dans l'horizon épistémique de l'époque et que, en tant que tel, son argument est fort¹⁸. Selon lui, le corps est un simple indice: il ne jouit de son sens qu'en présence de sa cause, il en exprime les concessions. Il s'agit là moins d'examiner comment le corps existe ou comment il signifie, que ce qu'il

peut exister, qu'il peut s'ouvrir au sens. De ce rapport, qui est à la fois une promotion, Sade dit qu'il a un caractère arbitraire, que, puisqu'il ne fait qu'inspirer le respect, sa raison peut être discutable. Le corps ainsi marqué est ignoble, parce qu'il ne lit pas dans ses possibles. Il y a donc plus qu'un simple asservissement du corps: ce corps non seulement ne se suit pas identique à lui-même, encore ne s'accomplit-il qu'en partie, lorsque le monde, pour l'ouvrir, l'engage sur la voie de la vertu. Ceci dit, on voit bien que l'articulation est doublement répressive: l'existence du corps se ramène aux termes de privilège, de droit, son contenu aux termes de partie et de réduction. Et il suffit, en ce point, que la victime apprenne à repérer les instances de décision, qu'elle commence à les dénier en bloc, qu'elle se remette là où le corps pourra atteindre sa plénitude et la volonté son libertinage. Qu'enfin elle répète comme sienne la devise suivante:

"Nul lien n'est sacré aux yeux de gens tels que nous, et plus ils vous paraîtront tels, plus leur rupture chaouillera la perversité de nos âmes". (v. I, p. 96)

Ces instances, Sade les énumère dans l'ordre dont la hiérarchie n'a pas encore un sens précis: famille, lois sociales, religion, nature, prises globalement, elles sont mauvaises, inopérantes, parce qu'elles sont essentiellement négatives, parce qu'elles requièrent l'obéissance, aussi parce que l'obéissance est pauvre. Le libertin procédera à une substitution: il occupera le lieu du pouvoir, et à une implantation de la lettre infiniment ouverte, la lettre du crime: le vice sera dorénavant cette chance du corps que la vertu avait dissipée. D'abord, le vice réchauffera la tête:

"[...] c'est pour le mal seul qu'on bande et non pas pour l'objet, en telle sorte que si cet objet était dénué de la possibilité de nous faire faire le mal nous ne banderions plus pour lui". (v. I, p. 241);

puis l'on s'assurera qu'en cet état les écarts n'ont pas de terme:

"On n'imagine point à quel degré l'homme les varie quand son imagination s'enflamme". (v. I, p. 54);

enfin, on retournera à la conviction que le crime achève, en fait, les possibilités du corps:

"La sensation fine et voluptueuse di crime atteint-elle l'organe de la volupté - Oui monseigneur, je (la Duclos) vous l'avoue; et j'en déchargeai cinq fois de suite dès le même soir. - Il est donc vrai, dit le duc en s'écriant, il est donc vrai que le crime a par lui-même un tel attrait, qu'indépendamment de toute volupté, il peut suffire à enflammer toutes les passions et à jeter dans le même délire que les actes mêmes de lubricité!" (v. II, p. 15).

Pour cela la destruction de l'indice est encore nécessaire; il faudra relâcher la liaison, se dénuer de la présence mondaine, ou trouver une topologie imperméable:

"De ce moment-là, les désirs s'élancent avec une impétuosité qui ne connaît pas de bornes, et l'impunité qui les favorise en accroit bien délicieusement l'ivresse". (v. I, p. 305)

Tout concourt donc à ce que le corps se restaure dans son identité: c'est l'implantation libertine, et qu'il se résorbe dans la plénitude: c'est la promesse du crime.

Voilà, en gros, le paquet liminaire qui rectifie la position du corps. L'argument n'est pas inadmissible, car il habite une apparence philosophique dont Sade n'est nullement le pas inaugural. En cela, aucune touche directe au corps, le tact est discret, parce qu'il engage la morale, parce qu'il se couvre d'un voile discursif. Le corps s'est trouvé suspendu entre ses contraintes et son salut. C'est que l'indice ne relève pas de la sémiotique, il n'était là que pour poser le problème de la liberté et policer le contrat d'adhérence. L'entrée se fera maintenant au champ de la transgression.

Le deuxième regard, celui qui, ici et là, occupe un temps plus long, est quelque peu difficile à saisir. Il est à situer au niveau du corps même, non en ce qu'il peut (pouvoir et théorie), mais en ce qu'il fait (transgression et pratique). Car, peut-être, le moment est-il venu de clore la séance de constitutions indirectes, d'éteindre les verdicts globalement négatifs, d'annuler l'alibi du discours et le suspense du corps. Et si Sade peut encore intéresser la sémiotique, s'il peut encore la problématiser, c'est bien là. Une difficulté pourtant: la présence positive du monde, chez Sade, n'existe qu'à l'état pervers:

"Imagine-toi que toute jouissance honnête ou prescrite par cette bête dont tu parles sans cesse sans la connaître et que tu appelles nature, que ces jouissances, dis-je, seront expressément exclues de ce recueil et lorsque tu les rencontreras par aventure, ce ne sera jamais qu'autant qu'elles seront accompagnées de quelque crime ou colorées de quelque infamie". (v. I, p. 99).

Le monde va se détailler à présent. La victime sera prélevée à ses zones nobles; l'infamie touchera les maisons de distinction, la distinction même. Et ce geste - je souligne sa valeur paradigmatique - engendrera, dans la suite, tous les monstres endormis. (Cela ressemble à une fable où la conscience, au sens moderne n'a pas encore exorcisé le repentir). La victime est distinguée, c'est-à-dire qu'en son corps l'empreinte mondaine relève de l'ordre, et que le corps a acquis le statut du signe. Il y a statut sémiotique quand le corps est pris dans l'ordre, et au cas où nous avons affaire à un corps noble, à la noblesse du corps, les ordres qui l'investissent doivent nécessairement proliférer. La signification n'est pas maintenant unique, totalisante et arbitraire: tout ordre dévoile et consitue certaines réserves signifiantes, articule une partie de micro-sens, n'introduit qu'un nombre fini de normes et de pratiques consécutives. Renait, sur le plan sémiotique, un sens de li-

mites, de partages et de pertes: autre taille répressive. Le corps n'est qu'un élément parmi d'autres. Son contenu tient à ses entours, à ce qu'il n'est pas, sa disponibilité aux règles qui déterminent les relations qu'il lui est permis de nouer: sanction du néant et réglementation de l'être.

Je crois que si chaque ordre, qu'il soit religieux, hygiénique, punitif, érotique ou autre, est en lui-même porteur d'une signification concrète et exclusive, il n'en est pas moins vrai que dans tous, à un certain niveau, nous trouvons une régularité récurrente - point faible de notre imaginaire sémiotique - et que le corps y est frappé d'une mesure commune. Parmi ces coupes générales et universelles, je ne mentionnerai que quelques unes. La sémiotisation passe d'abord par le corps en tant que tel, elle passe par l'état-corps. L'ordre ne peut s'organiser autour du corps ni, inversement, le corps ne peut se glisser dans l'ordre que s'il présente un trait requis. On peut le dire autrement: la présence du corps dans un ordre quelconque s'accompagne fatalement d'une acquisition de valeurs, d'une attribution de traits. Ce qui est évident, ce qui donne raison à l'ordre punitif, c'est la culpabilité; mais aussi, ce qui justifie un dispositif correctionnel, le parcours et la complexité de la torture, c'est bien le degré de l'infraction. Un autre exemple, dans cette catégorie, c'est l'âge du corps. Il ne résulte pas d'une simple projection chronologique. Chercher un âge donné, au sens sémiotique, sera en premier lieu trouver les structures qu'il habite, les crédits qu'elles lui accordent et, d'autre part, les structures d'où il est absent. L'ordre sexuel est ainsi en mesure de donner des valeurs exactes de l'âge de cinq ans.

Ce qui côtoie étroitement l'état-corps - une variante - c'est le corps en son apparence: la signification change en fonction du vêtement. L'ordre contraint à une esthétique: la parure du corps est une de ses articulations possibles. Elle

intensifie certaines parcelles, opère un partage ou une abrogation, elle élargit son volume signifiant: inventaire de rapports, richesse des éléments corrélés; chez Sade - le volume de la perversion. La sémiotique esquive le cache-cache métaphysique de l'être et du paraître; l'habit ne travestit pas la vérité (du corps), mais la fonde et la supporte. Grâce à lui, c'est le corps qui peut se procurer à l'infini: de là la fréquence de son emploi et une exaltation du signe ainsi obtenu.

"Cet homme singulier ne voulait du féminin que l'habit, mais dans le fait, il fallait que ce fût un homme, et pour m'expliquer mieux, c'était par un homme habillé en femme que le paillard voulait être fessé". (v. II, p. 52)

La prise en charge sémiotique s'étend également à la position du corps dans l'ordre, à la posture - choréographie du sens. C'est qu'entrer en relation avec d'autres corps ou d'autres objets, conduit le geste dans une direction prescrite, engène la matière dans une figure fonctionnelle. Il y a une façon, et par là une posture concrète, de s'alimenter dans l'espace confiné d'un culte religieux, qui n'a rien à voir avec celle qu'établit notre faim habituelle. De même, le discours d'adoration ne découpe pas identiquement les replis du corps s'il est adressé à Dieu, à son maître ou à son amant. La même condition seulement, car la différence dans la manière d'y satisfaire doit être strictement observée.

Enfin, je voudrais passer en revue une autre régularité, celle où la sémiotique embrasse le corps en mouvement, le corps agissant, la sémiotique récurrente du corps-action. C'est ici que le rapport entre deux ou plusieurs corps se dynamise, c'est ici que se manifeste un certain pouvoir sémiotique, une domination et une soumission des signes. Caractériser à grands traits l'action du corps, cela revient à en dresser des classes générales et cohérentes avec leurs privilèges qui ne se transmettent pas. Et d'abord l'opposi-

tion actif/passif. Ce binarisme dans l'ordre gastronomique, par exemple, opère un classement fondamental des corps qui subissent l'action de cuire, qui sont donc cuits, et des corps qui en sont comme agent, des corps qui, font cuire; parallèlement, dans l'ordre punitif, cette opposition se lit sous forme de torturant/torturé, ailleurs encore comme confessant/confessé. Il en reste ainsi, inscrits à jamais, les deux volets du faire. Ensuite, la durée de l'action. Ici, bien que la sémiotisation de la durée soit plutôt relative que binaire, plurielle que double, le corps n'en apprend pas moins que la durée de son action doit avoir son terme. La langueur, pour être consommée dans l'ordre amoureux, ne peut s'étendre à l'infini, sinon le corps sort de l'ordre et s'investit d'un intérêt pathologique, dans l'ordre médical ou psychiatrique. A côté, la catégorie du temps. C'est-à-dire que par delà les formes concrètes, tout ordre laisse à l'action du corps se déployer selon un nombre fini de règles temporelles. Une action identique en elle-même peut se pluraliser ou demeurer singulière: la sémiotique frappe donc respectivement l'élément répétitif ou ponctuel. Il serait intéressant de voir un jour des ordres qui requièrent constamment le même comportement du corps, tentant à la longue de l'immobiliser, de statufier une habitude, et des ordres qui n'en admettent au contraire qu'un seul, unique, qui ne supportent aucune routine. Le temps peut encore subir une autre distinction: c'est l'opposition simultanéité/successivité; les combinaisons varient suivant que l'action prend son départ dans un ou plusieurs corps. Le couronnement de la participation à un culte religieux, la communion, n'est pensable que si, au préalable, elle obéissait à une stricte successivité de comportements.

On voit, je l'espère, comment ce corps sémiotisé pourrait encore s'amplifier dans ses limites universelles qui en sont comme les conditions d'existence. Je n'ai pas

épuisé le sujet; mon ambition n'étant que de signaler, je m'arrête là.

Car j'imagine qu'on veuille enfin me poser la question: qu'est-ce que le corps, est-ce qu'il ne possède qu'une matérialité aveugle d'objet, comment s'éprouve-t-il au sein d'un ordre, comment l'ordre peut-il se suffire en tant que dispositif du pouvoir, fût-ce le pouvoir le plus feutré, parce que le plus originaire? Ou, d'autre part, comment Sade envisage-t-il la transgression et où se pose la jouissance du signe? A cela, il faut répondre tout de suite que si toutes ces questions tiennent, c'est que la sémiotique ébauchée plus haut, la sémiotique tout court, n'est pas suffisante. Elle ne l'est pas dans la mesure où elle néglige la différence essentielle qu'il y a entre l'objet et le corps. Cela pose un problème au niveau de l'ordre. Car, articulant un corps, non un objet, l'ordre s'ouvre nécessairement à une conscience de l'ordre, et à une volonté, la volonté de l'ordre, volonté de le maintenir, de le transformer ou de le supprimer. L'existence sémiotique de la volonté est au plus haut degré problématique. La sémiotique existe, produit du sens, et, dans une certaine mesure, ordonne l'univers humain, mais alors, et fatalement, on peut la réfléchir et l'affecter. Et je vois que, filtrée par une telle volonté, la sémiotique se défend mal: elle est tout aussi négative, et les catégories dont elle se sert n'en sont pas moins des défis¹⁹. Cependant le corps signifie et le monde se conserve. Un supplément est nécessaire pour que la conscience demeure inoffensive, pour que la volonté corrobore la volonté de l'ordre. En effet, il semble qu'une science nouvelle, une éthique, si l'on veut, doive se fonder, se superposer là où l'effet sémiotique apparaît comme à la fois le plus constituant et le plus insoutenable: la distinction. Donner au corps l'argument que la distinction produite par la sémiotique est, en somme, son avantage, qu'elle est la caution de

son identité, c'est l'installer comme recherchée, c'est aussi esquiver le problème de la volonté absolue et implanter comme unique et uniquement pensable la volonté de distinctions.

Vouloir être distingué cela revient toujours à distinguer. Cela revient premièrement à détruire l'analogie. Les ordres qui investissent le corps n'ont pas de fond commun; ils sont à saisir à la surface de leur effets. Le contenu du corps, ainsi produit, relève de l'immédiateté et change en fonction de la variabilité des ordres. Aller à la différence, c'est peut-être abandonner la grammaire et n'admettre que l'intention des énoncés: le corps doit **refouler** sa fonction, partout identifiable sinon **identique**, pour s'absorber dans des impératifs concrets. Il n'y a pas d'interférence possible d'un ordre et d'un autre, puisque chacun reconstitue, de façon non identifiable, la valeur du corps. Cela permet, en droit, de garder l'intransitivité de l'ordre, d'éviter tout parasitage, tout intrusion, et à localiser la signification comme exclusive, donc incomparable et inviolable. Cela permet en plus de garder comme hermétique la diversité intrinsèque de l'ordre. Non seulement les ordres ne communiquent pas, mais encore leurs éléments ne sont pas intérieurement confondus: leur vérité ne se produit pas, mais se reçoit, elle est imposée comme déjà pleine.

La destruction de l'analogie se supportera de quelques règles, toutes négatives, d'une espèce de mode d'emploi qui aura à soutenir le corps et à assurer le pouvoir de l'ordre. La non-substitution d'abord. La substitution, seule pensable, est celle qu'on a le droit de faire au sein d'un paradigme établi. Par contre, substituer les éléments de deux paradigmes différents entraînera déjà une première infraction. L'homme ne peut pas, en droit, s'habiller avec des vêtements de femme parce qu'ils font partie du paradigme qui lui est incompatible dans la sémiotique vestimentaire; on ne peut pas substituer le prêtre à la femme, parce que dans tous les

ordres leurs paradigmes sont en désaccord. Par contre, on peut enrichir à son gré l'épaisseur alimentaire pourvu que les pièces soient prélevées dans la même catégorie paradigmatique. Ensuite la règle de la non-transitivité. C'est maintenant l'action du corps qui doit conserver son identité. Si, dans un ordre, par exemple l'ordre politique, le comportement est considéré comme ordre actif, oppressant, si l'on veut, il ne peut aucunement, chez le même agent, passer au passif, donc opprimé; parallèlement, dans l'ordre sexuel, les rôles ne changent pas: le patient masculin y est impossible, sinon au prix de la mise en cause de l'ordre de la masculinité. Une autre règle est celle de la totalisation. Il n'y a, selon elle, ni corps morcelés, ni parcours réduits. L'ordre contraint à recevoir ses éléments entièrement, à les employer dans leur complexité interne comme unique. L'amour d'une femme aura à se déployer sur la totalité sémiotique de ses sens; l'accessoire d'une pratique ne pourra subir aucune modification, la posture aucun raffinement. Ainsi tous les investissements s'immobiliseront-ils, gelés, ils ne perdront rien de leur caractère sacré. Il en va de même du comportement ou de l'action du corps. Leur nature ressemble quelque peu à celle d'un micro-récit. La totalisation ne supporte aucune lecture irrégulière: brûler les pages, suspendre la narration, anticiper le dénouement ou partir sans raison, tout cela existe comme une virtualité subversive. L'action et le geste doivent avoir leur temps de maturation, le corps sa dilatation téléologique. On ne peut arrêter ou éluder une caresse de torture si le corps n'a pas atteint le degré prescrit de son expiation, ainsi, qu'on n'abandonne pas le sexe brûlé, et qu'on ne pleure pas pour rien. Enfin la règle qui scellera l'imperméabilité de l'ordre; on pourrait la nommer règle de non-transfert. Toute la productivité signifiante d'un ordre donné doit s'accomplir dans son sein. Pas de plus-value qui permettrait un marchandage: l'ordre ne fait

que se reproduire. Pas d'excès et pas de manque: la richesse ne crie pas haut, le désir ne cherche pas ailleurs. En effet, je n'ai pas le droit de modeler une étreinte érotique sur la temporalité religieuse, sur la durée et la syncope de l'office. Je ne vois pas non plus comment je pourrais régler mon attitude à l'égard de l'excrément sur les rapports propres à l'ordre amoureux. De même, on ne saurait accepter de l'élève une posture pieuse, ni de l'homme la dureté d'objet, la fantaisie d'échafaudages.

Ces quatre règles ne s'adressent pas à l'objet; celui-ci, étant un effet déterminé, voire constitué par un ordre, présente une transparence entièrement sémiotique; il sert le signe, jamais il ne l'excède, jamais il n'en dispose. Ces règles s'adressent au corps: elles sont forgées pour pacifier sa conscience, pour vaincre l'empire de la volonté. C'est ici que le signe ne se suffit pas, que la sémiotique elle-même paraît redoutable. A celui qui voit la profondeur du signe, qui est capable de parcourir la pluralité signifiante des manières sémiotiques, celles-ci sont toujours ouvertes, illimités et, dans un certain sens, secourables: la volonté peut s'y projeter librement, fût-ce la liberté du bricolage; elle peut s'armer contre les asservissements de l'ordre, lui opposer, enfin, un autre dispositif ou une autre régulation du pouvoir. A celui qui adopte l'optique de l'ordre, qui cherche à pétrifier le signe dans un sens prescrit et résorber la sémiotique dans une seule productivité signifiante, ces manières sémiotiques demeurent toujours embarrassantes, elles demandent une justification supplémentaire, un coup de force. Sous le couvert de sauver l'identité du corps et de distinguer la volonté, on les dirige vers un vouloir-dire, un vouloir-faire de l'ordre: le signe commence à se lire sous une effigie intentionnelle, la sémiotique reçoit une traversée du pouvoir herméneutique. Ces règles, me semble-t-il, on les adjoint pour créer et renforcer l'intention. Il est ainsi

plus facile d'enchaîner un signe, si l'on n'en "veut" montrer qu'une seule face.

En somme, le glissement de l'intention au sein de la sémiotique donnera le jour à un jeu de l'ordre et de la volonté. Deux parties sont à considérer. S'il y a une intention de l'ordre, c'est parce que la sémiotique, étant une productivité trop ouverte, ne saurait se fixer comme un système durable: les valeurs qu'elle engendre relèvent de l'immédiateté, elles sont un effet contingent et prêtent, en tant que telles, à de multiples retouches. Surtout quand elles enveloppent un corps, porteur de conscience et de volonté. On voit donc que l'intention communique directement cette volonté; elle oblitère un dispositif sémiotique comme nécessaire et inébranlable et laisse la volonté s'y exprimer. Celle-ci adopte, de la sorte, l'intention de l'ordre. La partie est faite, partie blanche, si l'on veut; le corps reçoit ses limites, la volonté apprend à obéir au signe. C'est la partie gagnée par la victime. Par contre, le tour peut être joué au détriment de l'ordre. Car, s'il y a une intention, c'est parce qu'il existe une instance qui domine l'ordre, opère une régulation des signes et des corps. Que ce soit un homme, un pouvoir ou une mentalité (époque entière), il n'en est pas moins que, dans ce cas, le corps déjoue le signe, que la volonté se libère des contraintes intentionnelles. Une place leur est réservée, place du détenteur des signes et créateur de l'ordre, ce que Barthes appelle et pratique, ici ou là, comme logothèse²⁰. La partie noire, si l'on veut, est gagnée par le libertin. Et l'on s'en doute déjà que ce versant noir, poétique et non mimétique, sera mis au point sans l'oeuvre sadienne, qu'il y revêtira un caractère érothétique. La débauche empruntera à d'autres lieux le pouvoir de constituer le corps, mais aussi et avant tout de consacrer et outrager les signes²¹.

Je voudrais, pour terminer, en donner quelques échantillons. Ils négligent la gradation du crime et le déplacement combinatoire de la perversion. Tirés comme représentatifs pour notre jeu, je ne souhaite que de replonger le lecteur dans la lecture intégrale.

Sur quoi s'ouvre la débauche? Le pas est peut-être si important qu'il y aura de quoi engendrer la suite. "Quittez vos jupes" revient comme leitmotif de destruction tantôt sous forme d'articulation verbale, simple commande, tantôt comme articulation meurtrière, l'irréversible découpage. Mais leur sens amène la même préoccupation: disperser une quelconque totalité, celle du signe, celle du corps sémiotisé, du corps "habillé" et, de sucroît, celle du corps tout court, corps naturel que supporte une matière organique. Sa- de semble aller au bout, c'est-à-dire jusqu'à la mort, de ce qu'ont toujours pratiqué le regard et le langage, ce qu'ici sera affaire de sexe. Le libertin renforce les limites pour s'enfocer dans ce qu'il élève et appelle son temple:

"Il voulait que la femme fût entortillée dans un voile qui lui cachât hermétiquement tout le sein et toute la figure. La seule partie du corps qu'il désirait voir et qu'il fallait lui trouver dans le dernier degré de supériorité, c'était le cul; tout le reste lui était indifférent, et l'on était sûr qu'il aurait été bien fâché d'y jeter les yeux". (v. I, p. 167).

Le geste, dans le cas cité, peut paraître théâtral, il n'est que littéral: la lettre se transfuse dans les sens, le corps s'éprouve, c'est-à-dire jouit comme signe. "Quitter ses jupes" va réduire considérablement une partie de la saturation sémiotique dont l'habit est un support certain, mais la nudité qui en résulte crée encore un ordre: ensemble de pièces solidaires qui, en tant que telles, commandent une jouissance totalisante, respectant les rapports et la hiérarchie qu'une érotisation civile avait constitués. Après la dispersion du corps, la plage isolée subit une autre opéra-

tion: la dislocation. La partie recueillie s'engrène dans l'ordre qui l'ignore - hébétude, ou qui l'exlut - excès.

"Il veut que sa fille aille à confesse à un moine qu'il a gagné, et on le place de façon qu'il peut tout entendre; mais le moine exige que la pénitente ait les jupes relevées pendant la confession, et le cul est posté de manière que le père peut le voir; ainsi il entend la confession de sa fille et voit son cul tout à la fois". (II, n° 57)

Souvent la dislocation s'accompagne d'une forme de substitution: l'élément discriminé remplit une place vide ou vidée dans un ordre différent, et en acquiert la fonction:

"Il lie la fille sur une table, à plat ventre, et lui mange une omelette bouillante sur ses fesses, dont il pique fortement les morceaux avec une fourchette très aigüe". (III, 79)

ou, à l'inverse, cet élément conserve les valeurs de son ancien poste et opère une contamination de tout ce qui lui est rapporté dans de nouvelles structures:

"Fout des putains sur l'autel, au moment où l'on va dire la messe; elles ont le cul nu sur la pierre sacrée". (II, n° 60)

La métonymie, infection dans le langage sadien, est assez fréquente. L'excrément, autre objet cher à l'irritation des libertins, peut, de la sorte, s'enfler d'une anthropologisation; il sort de l'ordre hygiénique ou à la rigueur alimentaire, il perd sa valeur d'usage dans les pratiques encore pensables, et reçoit tout ce que la sémiotisation pouvait attribuer à l'homme: âge, statut social, parenté, sexe, religion, même une esthétique, tous conjugués aux attitudes respectives qui en résultent.

Une fille à sa sollicitation, lui envoyait tous les matins des caisses pleines des étrons de ses plus jolies pensionnaires. Il rengeait tout cela par ordre, et quand 'arrivai il m'ordonna de prendre un tel numéro qu'il

m'indiqua et qui était le plus ancien. Je le lui présentai. Ah! dit-il, c'est celui d'une fille de seize ans belle comme le jour". (v. I, p. 308)

Par symétrie, une entité humaine ou anthropomorphe peut s'objectiver, c'est-à-dire devenir instrumentale, accessoire ou simplement matérielle, nous n'avons vu. Oscillation donc constante entre être et paraître, entre enveloppe et son contenu, et dans ces rencontres souvent antagonistes, hérétiques, une complémentarité: les forces se nourrissent ou se dégoutent, s'élevent ou s'écroulent. Le mouvement est pluriel, sémiotiquement plein, jamais une idole signifiante ne s'institue, jamais la luxure ne se fatigue. Toujours un excédent, un alibi se fait voir pour que la posture puisse s'enchaîner et le corps se dépasser. On change, on répète, on modifie.

- "Allons, voyons, ma petite, voyons que je fasse sur toi ce que tu ferais sur moi (v. I, p. 132). "Il est aussi joli de surprendre que de vouloir l'être". (v. I, p. 184) ici, une valorisation de l'actif et du passif, mais dont l'exclusivité est annulée;

- "Il fouette une fille neuf jours de suite en doublant jusqu'au neuvième inclus" (II, n° 137) - ici l'action est close, elle augmente de volume dans une progression géométrique à raison 2;

- "Fait célébrer la messe à des putains toutes nues, et il se branle en voyant cela sur les fesses d'une autre fille" (II, n° 58) ici, la réciprocité se voit brisée, une intrusion permet d'espacer les bornes davantage.

Parfois, deux actions différentes s'enchevêtrent non en leurs détails (substitution), mais en leurs séquences ou en leurs totalités. Entre deux ordres s'établissent des équivalences révélant une complicité secrète, de sorte qu'à la surface de ce spectacle, on ignore où est le sacrifice, où est l'outrage. La logique de ce transfert réciproque se défend bien dans l'exemple suivant:

"Il fout une putain pendant une messe dite dans une chapelle à lui, et il décharge à l'élévation", (II, n° 55)

Je résume enfin ces quelques notes disparates. Il y a, dans Sade, trois avatars du corps dont chacun introduit une discussion différente, mobilisant trois niveaux de l'oeuvre, trois attitudes possibles du libertinage. Corps possédé (corps-indice) qui se dissout pour ainsi dire verbalement et topologiquement; la rhétorique dénonce ici le lieu et la valeur du pouvoir originaire, elle sert à faire détourner les yeux de la servitude, de la cause, à faire mourir au monde, à substituer à la sobriété de la vertu la promesse infinie du crime. Corps signifié (corps-signé) dont les coupes signifiantes tracent les limites de la distinction, un lieu discret au sein d'un ordre ainsi qu'une pureté discriminatoire de l'ordre dans un univers ordonné. Mais ces positifs sémiotiques espaçant le corps entre l'être et le néant invoquent une sanction supplémentaire: la sémiotique, à peine née, appelle une éthique pour que le signe et partant le corps aient un emploi juste; cette énergie réactive immobilise les appétits sémiotiques et laisse la volonté s'exprimer comme signe, c'est-à-dire admettre une vérité déjà là comme pleine, irréversible. Pour cela, une destruction de l'analogie est nécessaire: s'en tenir à la surface des effets, vivre une distinction lumineuse, s'opère grâce à certains concepts, instruments épistémologiques, dont les plus généraux et assurés sont: la non-substitution, la non-transitivité, la totalisation et le non-transfert. Domestiquée ou politisée, la sémiotique perd son habit redoutable, la machine signifiante, loin de l'excéder, ne fait que reproduire une intention étrangère, non-sémiotique. Asservissement du signe, du corps signifié et récupération de la volonté, voilà la deuxième étoffe du corps, corps législateur, mais aussi, en retour, corps légitime. Enfin, corps-jouissance (érotique du signe) où la sémiotique, si l'on peut encore parler en ces termes²², est une synthèse heureuse, un ensemble de possibles du corps, ensemble des significations que

le geste lubrique, et non plus la parole discursive, parcourt dans tous les sens. Ceci entraîne une dispersion du signe avec ses supports matériels d'abord, puis celle de l'ordre où le signe trouve sa justification, enfin celle de tout l'édifice de la culture qui a à pacifier l'économie des ordres. Dislocation, substitution, transfert, ils ne sont pas là pour annuler la sémiotique, au contraire, ils sont là pour infecter cette carapace éthique dont nous venons de parler et qui a été forgée pour détourner le signe de lui-même et se l'approprier à d'autres fins. Or, avec Sade, nous avons de nouveau l'apparence d'une sémiotique triomphante, naïve, dangereuse, sémiotique qui, grâce à lui, a fait sa leçon du corps. Corps en effet non-classique, non tel qui se comprend dans la tradition qui le sépare strictement de l'esprit et qui le lui soumet comme un objet inerte, une matière capable d'investir toutes les formes, c'est-à-dire, en somme, corps inexistant. Ni non plus corps "éclairé", naturaliste, qui devant la culture dégénérée conserve pour sa part ses quelques valeurs "instinctives". Mais corps pourvu d'une mémoire de ses précédentes inscriptions faites soit par l'esprit, soit par une civilisation, soit, et même surtout, par le jeu libertin par lequel on essaye de se le réinventer. Corps doué d'une dimension essentielle en plus, corps-écriture.

Notes

¹ La première version de ce texte a été présentée à Lublin, en 1980, lors d'un colloque consacré aux problèmes de la sémiotique littéraire.

² M. Blanchot, *Lautréamont et Sade*, Paris, Minuit, 1949, G. Bataille, *La littérature et le mal*, Paris, Gallimard, 1957, *L'érotisme*, Paris, Minuit, 1957, P. Klossowski, *Sade, mon prochain*, Paris, Seuil, 1967.

³ Le terme de Saussure qui veut dire: système sous-tendant le langage, par opposition à la "parole" qui en est une manifestation, une réalisation concrète.

⁴ Par exemple les travaux de Claude Lévi-Strauss, de Vladimir Propp.

⁵ Sade I a paru en 1967 sous le titre "L'arbre du crime", il se trouve avec "Sade II" rassemblé dans le livre: Sade, Fourier, Loyola, Paris, Seuil, 1971.

⁶ Cf. surtout: R. Barthes, *Éléments de sémiologie*, dans: *Communications*, 1964.

⁷ Cf. ici, annotation 3.

⁸ R. Barthes, Sade, Fourier, Loyola, op. cit., p. 162.

⁹ Ibid., p. 140-141.

¹⁰ Ibid., p. 37.

¹¹ Ibid., p. 21, sv.

¹² Ibid., p. 41.

¹³ Le sens de cet attribut apparaît dans la citation suivante: "La fonction du discours n'est pas en effet de "faire peur, honte, envie, impression, etc.", mais de concevoir l'inconcevable" - *ibid.*, p. 42.

¹⁴ Logothète veut dire non celui qui crée un langage nouveau, mais une langue, au sens Saussurien du mot, cf. la "Préface" dans: Sade, Fourier, Loyola, op. cit.

¹⁵ Ibid., p. 128.

¹⁶ Je renvoie à la pagination de l'édition de poche, collection 10/18, en deux volumes, de "Les 120 journées de Sodome" de Sade; plus loin, dans les exemples cités, je maintiens les notations originales de Sade où le chiffre romain indique une des quatre parties et le chiffre arabe une des cent cinquante passions. Si est le cas, c'est moi qui souligne.

¹⁷ Je donne à voir le contexte de ce mot dans deux citations:

"Vous (les victimes) êtes enfermées dans une citadelle impénétrable; qui que ce soit ne vous y sait; vous êtes soustraites à vos amis, à vos parents, vous êtes déjà mortes au monde et ce n'est plus que pour nos plaisirs que vous respirez" (v. I, p. 95); "Je (le libertin) suis seul ici, j'y suis au bout du monde, soustrait à tous les yeux et sans qu'il puisse devenir possible à aucune créature d'arriver à moi; plus de freins, plus de barrières" (v. I, p. 305).

¹⁸ Ici, je me permets de renvoyer aux: "Instituteurs immoraux" parce qu'il y trouve, à mon avis, sa valeur pleinement débattue.

¹⁹ On se rappelle la signification zéro, condamnation à l'inexistence, absence ou inaction.

²⁰ Cf. ici, annotation 14.

²¹ Imaginons avec Sade cette taquinerie sémiotique: "Ce n'est pas tout que d'avoir un beau cul, il faut encore que ce beau cul-là chie" (v. I, p. 270).

²² La sémiotique est une science des distinctions mêmes: elle étudie et institue celle-ci selon une définition négative du signe: un signe est ce qu'il n'est pas par rapport à d'autres signes dans l'ordre (le système, la "langue") où il se trouve disposé. Ainsi tout ce qui devient signe, qui se sémiotise (c'est bien le risque qu'il faut courir) acquiert un statut de limites, de sorte qu'on peut en parler soit en termes de discrétion (scientifiquement) soit en termes de répression, comme c'est le cas dans un quelconque ordre érotique. Nous nous sommes servis de la catégorie du corps non seulement parce qu'il est au centre de toutes les érotiques, au centre de la scène libertine, mais aussi parce que cette catégorie et cette chose dépassaient les limites mêmes du signe. Étant la scène même de la sémiotique, traversée par des ordres multiples, elle s'étalait bien au-delà de simples systèmes où on voulait la confiner et l'enfermer. Si le corps, originairement n'a pas été signe, mais qu'il s'est investi de signes en cours de route et avec le temps, ceux-ci peuvent donc de la même manière qu'ils y étaient parvenus, changer, se combiner, même disparaître, bref se soumettre, eux, au jeu du corps. C'est ce que montre le libertinage.

Résumé

Artykuł jest próbą odwrócenia ostatnio modnego porządku heurystycznego, jakim stała się semiotyka. Mówi się tutaj o niej z "innego miejsca". Zamiast podporządkowywania ciała znakowi w rozumieniu semiotycznym, bada się granice znaku i możliwości semiozy z perspektywy ciała ukonstytuowanego w dziele Sade'a. Stało się to możliwe dzięki dającej się wy-czuć autonomiczności (transcendentności) tego "przedmiotu". Szczególny akcent położono na wieloaspektową "próbę" ciała: nie da się bowiem pojąć Sade'a wyłącznie w kategorii zwykłej transgresji.

W pierwszym etapie pracy opisano ustanowienie ciała na poziomie normy przyjętej jako naturalna. Aparatura semiotyczna okazała się adekwatna. Wyróżniono najpierw ciało-wskaznik (corps-indice), czyli wskazano na jego przyczynę sytuującą się poza nim. Następnie ciało uzyskało status czysto semio-

tyczny: starano się zrekonstruować kolejne porządki. Okazało się, że odrębność owych porządków jest sztuczna, we wszystkich bowiem udało się wskazać na miejsca wspólne, które umożliwiły ewentualne przechodzenie jednych semiotyk w drugie. Za każdym razem niszczone "pamięć", by konstytuować ciało jakby na nowo. Mówiąc inaczej, niszczone kategorię analogii i wzmacniano tożsamość tak "zdystygowanego" ciała. Wyrażało się to w kilku regułach negatywnych: niezastępowalność (non-substitution) dla paradygmatu, nieprzechodność (non-transitivite) dla modalności działania (corps-action), całościowanie (totalisation) dla uzyskania statusu całości w "mechanice" semiotycznej, nietransferyjność (non-transfert), wreszcie dla odgraniczenia różnych porządków od siebie. Rzecz jasna, reguły te nie zwracały się bezpośrednio do ciała w jego klasycznym rozumieniu. Chodziło o określenie go wyłącznie w obrębie pojedynczego porządku. "Poetykę" ciała w dziele Sade'a opisano z kolei przy pomocy kilku reguł pozytywnych: dyspersji wszelkich całości, która "analizuje" ciało w syntezie (kombinatoryce) kilku porządków; dyslokacji umieszczającej tak "zanalizowane ciało w polu nowych układów; substytucji, czyli grze zmian i podstawień w poszczególnych paradygmatach; wreszcie transferyjności jako mieszania porządków stworzonych i tworzących się".

Na przestrzeni "120 dni Sodomy" semiotyka, próbująca opisać ciało, musiała zrewidować swoje pozycje: statyczny opis przedmiotów godziłby się z ich pierwotnym nacechowaniem (antyteza libertynizmu).